

Moebius

Poème de rue

Serge Mongrain

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14323ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mongrain, S. (2005). Poème de rue. *Moebius*, (105), 37–40.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

SERGE MONGRAIN

Poème de rue

Je dors parmi vous
loin de vous

je disperse de travers
mes regards fauves

je parle au vide
j'habite la rue
midi et soir
mes jambes font mal
je veux que tu saches
que je serai là demain
tu entendas
mon pas lourd
sur la terre froide
vagabonder la boue
sous mes pieds

il me faut habiter
tant de corridors
et de chambres
j'oublie
que le soir
revient
plus silencieux
qu'un cri

en plein soleil
tout redevient simple
la vérité que je cherche

porte ma solitude
tel un couteau qui dort

lorsque le bleu disparaît
dans les rues sans issue
une voix s'empare de moi
débouchant sur la nuit

étendu là
sur un banc
éclairé d'aube
et de fleurs stériles
parmi les chiens
et les bêtes profondes
dévale
ce bonheur pauvre
de soif et de pain

au loin
le mur bleu du fleuve
roule des mondes
de flammes
et d'amours amères
et je souris
au souffle du vent
entre mes doigts meurtris

au ciel passent les jours
tant de saisons
et de départs
d'étoiles blanches
et de lambeaux de sommeil
il y a si longtemps
qu'une constellation de promesses
plane au-dessus de ma tête

les étés se succèdent
rythmés par l'attente
et mon semblable

inséré dans le monde
s'engouffre dans le vide

de ténébreux hivers
tournent
loin de la beauté
et du parfum des plantes

les torrents abrupts
tranchent mon manteau
et toujours la mémoire
chargée d'illusions
traîne ma vie
du côté des cendres
cette prairie brumeuse
d'où je voudrais m'évader

maintenant
je puis le dire
il est un feu qui brûle
et chaque jour recommence
le début d'un rêve

je dors parmi vous
loin de vous

